

Lectures | **Reading**
de | ***La Nouvelle***
La Nouvelle | ***Héloïse***
Héloïse | **Today**

publié sous
la direction de

edited
by

Ourida Mostefai

Pensée libre, n^o 4

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1993

**CANADIAN CATALOGUING IN
PUBLICATION DATA**

**DONNÉES DE CATALOGAGE
AVANT LA PUBLICATION (CANADA)**

Main entry undert title:

Vedette principale au titre:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)
Text in French and English.
Includes bibliographical references.
ISBN 0-9693132-3-3

(Pensée libre ; no. 4)
Texte en français et en anglais.
Comprend des références
bibliographiques.
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. North American Association for the
Study of Jean-Jacques Rousseau. III.
Title: Reading La Nouvelle Héloïse
today. IV. Series.

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. Association nord-américaine des
études Jean-Jacques Rousseau. III. Titre:
Reading La Nouvelle Héloïse today. IV.
Collection.

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5E

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5F

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, grâce à une subvention des Services Culturels français de Boston, et grâce à l'aide de la Faculté des Arts et des Sciences de Boston College.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, by a grant from the French Cultural Services in Boston and by the support of the Graduate School of Arts and Sciences at Boston College.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau / North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1993.

ISBN 0-9693132-3-3

Collection « Pensée libre » dirigée par Guy Lafrance.
Revision de textes, typographie et mise-en-page par Daniel Woolford.

Pensée libre series editor: Guy Lafrance.
Text editing, typesetting and layout by Daniel Woolford.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

WOLMAR COMME MÉDIATEUR POLITIQUE

Il y a deux Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* : le médiateur politique d'abord, qui est le mari de Julie, le maître de Clarens, sur lequel on en sait beaucoup plus que sur le Législateur du *Contrat social* mais qui a un statut très similaire, et dont l'œuvre semble être une réussite; le médiateur moral ensuite, qui est l'amoureux de Julie, qui rappelle Saint-Preux à Clarens, et dont l'entreprise visant à agir sur les anciens amants est au moins partiellement un échec. On les distingue rarement parce que les deux entreprises s'entremêlent dans le roman, en particulier dans le développement du personnage à mesure qu'il se dévoile et s'engage. On les distingue mal aussi parce que c'est la même formule pédagogique que Wolmar y met en œuvre : celle d'agir sur les cœurs¹.

Cette méthode est celle que Rousseau emploie lui-même dans *La Nouvelle Héloïse* en exposant ses lecteurs au spectacle des cœurs purs et des actions vertueuses, plutôt qu'en cherchant à nous atteindre directement par des raisonnements ou des sermons². Si Wolmar se moque d'ailleurs des « systèmes » du philosophe Saint-Preux en les traitant de « rêves » (621), le philosophe Rousseau nous en a donné les raisons. Avant de penser, l'homme est un être qui sent, à travers ce qui l'entoure et avec ses proches, et la raison n'a d'autorité que dans les limites de l'expérience. La raison seule ne peut servir de moteur à la volonté, car l'impulsion ne vient que du sentiment, de la voix intérieure qui fournit à la volonté ses repères moraux. Rousseau oppose cette raison « sensitive » ou « naturelle » aux excès et aux prétentions de la raison intellectuelle; et surtout il souligne l'inévitable échec de celle-ci en matière de réforme morale et politique quand il s'agit de combattre

-
1. Le texte de Rousseau le plus explicite sur cette méthode est sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. À ce sujet, je me permets de renvoyer à mon article : « Agir sur les cœurs : spectacle et duplicité chez Rousseau », dans *Philosophiques*, Revue de la Société de philosophie du Québec, vol. XIV, no. 2, 1987.
 2. Les « enfants » auxquels Rousseau va s'adresser « ne goûtent pas mieux la raison nue que les remèdes mal déguisés », dit-il dans la seconde préface de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (NH, p. 17). Toutes les références à cette œuvre renvoient au tome II de l'édition de la Pléiade et seront entre parenthèses dans le texte).

les passions. Celles-ci ne peuvent être combattues que par d'autres passions (493) : il faut donc agir sur les sens et sur l'imagination des hommes en utilisant les objets du monde qui les animent³. Il ne s'agit pas de se détourner de la raison pour réformer l'homme et la société, ou pour former l'enfant, mais de produire les conditions où cette raison puisse remplir la fonction limitée qui lui est propre.

Ceci requiert l'utilisation de l'illusion⁴. Mais les stratégies du paraître doivent être soigneusement adaptées selon qu'on s'adresse aux « grandes âmes », au « petit nombre », ou à un vaste public déjà corrompu; selon qu'on veut agir sur un homme ou un citoyen ou, entre eux, sur un enfant. La duplicité sera toujours nécessaire, mais selon des formules pédagogiques dont toute l'œuvre de Rousseau ne cesse d'égréner les différentes modalités.

C'est ce que manifestent les deux entreprises de Wolmar. Je les distinguerai d'abord ici pour les rapprocher ensuite.

On a souvent souligné la différence entre l'égalité démocratique qui régit la cité du *Contrat social* et la stricte inégalité, proche de l'ordre hiérarchique féodal, de la communauté rurale et patriarcale de Clarens. Mais c'est surtout la substance du lien social qui fait s'opposer les deux modèles, et qui permet de préciser le statut de Wolmar par rapport au Législateur. Ils se rapprochent par leur sagesse et leur caractère divin⁵, mais le Législateur est appelé à donner une consistance concrète à un lien social contractuel où la légitimité repose sur un engagement volontaire, un « acte pur de l'entendement dans le silence des passions⁶ [...] », alors que Wolmar gère un ordre non moins artificiel, mais où

3. « On n'a de prise sur les passions que par les passions, c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, et c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instruments propres à les régler », écrit Rousseau dans l'*Émile* (Pléiade IV, p. 654). Et Wolmar fait sienne l'analogie du bon marin, de Montaigne, qui sait utiliser les vents contraires au lieu de chercher à les affronter.

4. Julie en donne une justification générale en parlant du jardin de l'Élysée : ceux qui aiment la nature, dit-elle, sont parfois « réduits à lui faire violence, à la forcer à venir habiter avec eux, et tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion. » (480)

5. Voir *Du Contrat social* (CS), II, ch. 7, Pléiade III, p. 381; et *NH*, p. 467.

6. Selon la fameuse définition de la volonté générale, reprise de Diderot, dans CS, première version, Pléiade III, p. 286.

l'attache sociale est d'abord affective et consiste en un sentiment d'appartenance familiale : Clarens doit être « comme [une] maison paternelle où tout n'est qu'une même famille » (462). Certes Wolmar joue sur l'intérêt de chacun en le liant à celui de toute la maison, par exemple en ayant recours à des « moyens d'émulation » (446) quand l'attachement des nouveaux serviteurs n'est pas encore suffisant et jusqu'à ce qu'on leur ait donné leur nouvelle famille. Toutefois la communauté ne se constitue pas en équilibrant les vices ou en jouant sur les dissensions qu'ils provoquent, mais en suscitant des liens affectifs par l'amour pour les maîtres (477) et en s'assurant que cet attachement est toujours plus fort que toutes les attaches particulières (par la pratique de la saine délation, par exemple, 463-4). « Je n'ai jamais vu de police, dit Saint-Preux, où l'intérêt fut si sagement dirigé, et où pourtant il influât moins que dans celle-ci » (469-70). Tout en liant l'intérêt des serviteurs à celui des maîtres, on fait que tout calcul d'intérêt s'estompe et que seul le lien affectif motive les efforts.

Comme dans le *Contrat social*, l'individu est donc totalement aliéné à la personne morale de la communauté. Et tout comme les « sociétés partielles » ou les « brigues » dans cette œuvre représentent une menace permanente pour la constitution de l'autorité légitime du Souverain, les foyers d'appartenance concurrents que peuvent devenir les couples ou les familles à Clarens sont sévèrement contrôlés, et toutes les velléités de solitude sont découragées. Quand l'enjeu est la constitution de la volonté générale par le pacte, les réfractaires se mettent eux-mêmes hors-contrat et on les ramène éventuellement à leur liberté bien comprise par la force; quand l'enjeu est le sentiment d'appartenance, on prend soin d'éloigner les réfractaires des autres pour empêcher la corruption affective (455).

Cela dit, le *Contrat social* n'aborde qu'allusivement, comme une tâche nécessaire, la question de l'appartenance communautaire, à travers les références au Législateur et à la religion civile. De ce point de vue l'entreprise politique de Wolmar, où l'enjeu juridique disparaît au nom d'une autorité patriarcale que les premiers chapitres du *Contrat social* rejetaient, est à rapprocher davantage des textes de Rousseau, comme celui sur la Pologne et la *Lettre à d'Alembert*, où tout l'accent porte sur les formes concrètes de l'action d'un législateur, et où celui-ci ne saurait être un simple conseiller sans pouvoir politique, mais est une figure omniprésente et toute-puissante quoique toujours dissimulée.

L'œuvre de Wolmar, en effet, consiste d'abord à produire un sentiment, et cela à travers des artifices qui semblent respecter la nature

(comme dans l'Élysée). Non à faire appel à la volonté pour attester d'un ordre juste, mais à insuffler le sentiment de cette justice à travers des « usages plus puissants que l'autorité même » (449), et qui permettent à ce sentiment d'être toujours fécondé (en ménageant des marges de défoulement, des possibilités de réajustement). Il faut agir sur la volonté par les habitudes, les loisirs, les plaisirs pour que la spontanéité ainsi fabriquée veuille ce qui est nécessaire⁷. Wolmar ne prétend pas que l'inégalité ou le service domestique soient naturels ou qu'on puisse éviter tout mécontentement (460), mais sa justice consiste à les rendre doux et tolérables par l'illusion.

C'est par cet usage systématique de l'illusion que Wolmar se rapproche, plus que du Législateur, de l'autre grand médiateur rousseauiste, le précepteur d'Émile. Non certes que le Législateur du *Contrat social* n'ait pas à user de ruses et de mythes⁸ afin de faire voir au peuple les objets « tels qu'ils doivent lui paraître⁹ ». Mais alors que dans le *Contrat social* c'est l'occasion d'une référence historique générale à Numa, à Moïse et à Machiavel sur l'utilité politique de « faire parler les dieux », dans l'*Émile* c'est toute la démarche qui est structurée par un simulacre de liberté; c'est en rendant « captive » la volonté de l'enfant¹⁰ qu'on produit soigneusement chez lui le sentiment que la nature est respectée, car la liberté d'Émile doit d'abord être une illusion pour qu'elle puisse devenir réelle : « Jusqu'ici tu n'étais libre qu'en apparence, lui dit son gouverneur à la fin de son périple, maintenant sois libre en effet¹¹ ». Quant à la différence avec les serviteurs de Clarens, elle est au bout du chemin : contrairement à Émile, ils resteront toujours des enfants, car les sentiments de liberté et d'égalité patiemment substitués par Wolmar à l'égalité et à la liberté réelles n'engendreront jamais cette liberté et cette égalité réelles.

Comme l'ont bien montré Starobinski, Philonenko et d'autres, c'est l'idéal de la transparence qui préside paradoxalement à cette

7. On pourrait multiplier les exemples de proximité et de familiarité des maîtres à Clarens, qui font que c'est toujours par eux que les plaisirs semblent venir aux serviteurs (455, 459).

8. Un « gouvernement rationnel de l'irrationnel par l'irrationnel », comme le dit joliment Philonenko, *J.-J. Rousseau et la pensée du malheur*, Vrin, 1984, vol. II : *L'espoir et l'existence*, p. 26.

9. *CS*, II, ch. 6, p. 380.

10. *Émile*, p. 362-3.

11. *Émile*, p. 818.

fabrication d'illusions¹². L'idéal de la transparence répond à la hantise rousseauiste du paraître et à son exigence d'immédiateté; et la fabrication d'illusions répond à ce qu'exige la présence de l'Autre (son regard porté sur moi, mon regard porté sur moi-même¹³), et à ce qu'exige une sphère publique : d'utiliser le mensonge social pour le bien commun. Dès lors la hantise des médiations devient l'obsession des médiations dans la mesure où ne doivent transparaître que leurs effets¹⁴. La vie sociale étant une vie d'apparence et de conflit, elle n'est vivable qu'en redoublant ces apparences par un engrenage de moyens qui réussissent à faire accepter la norme sans qu'elle apparaisse comme un commandement, à faire reconnaître la règle à partir du bonheur des sujets, ces règles se résorbant ainsi en habitudes. Comme le prônait le *Contrat social* mais sans l'explicitier, Wolmar dissimule la nécessité des règles en agissant sur les mœurs, et par là-même il réduit cette nécessité¹⁵. À travers la théâtralisation de la morale, l'intériorisation du modèle de vie des maîtres (606-7), et grâce aussi au chantage sentimental de Julie (444), il ne reste alors aux yeux de chacun que les conséquences des règles cachées. Ainsi, à l'image de son maître d'œuvre, la mécanique de Clarens fonctionne bien.

La médiation morale de Wolmar met en œuvre cette même méthode indirecte, puisqu'il s'agit d'éduquer Saint-Preux et Julie à la vertu, de

-
12. Quand elle est mise en pratique, la transparence constamment prônée par Wolmar se transforme en « cauchemar de la surveillance », selon Philonenko (vol. II, ch. 6), tant elle est tissée de voiles successifs. Ou plutôt ces voiles ne nient pas la transparence en séparant les êtres, mais ils les enveloppent, dit Starobinski, comme une brume qui estomperait la lumière (*La Transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971, coll. Tel, p. 143).
 13. Voir le *Discours sur l'inégalité*, Pléiade III, p. 166.
 14. Wolmar prétend souscrire à l'exemple de Montaigne (et de Plutarque) au sujet du Romain Julius Drusus souhaitant se faire construire une maison transparente (424). Mais s'il y a chez Montaigne, comme chez Rousseau, une lutte contre les masques de la vie sociale, il y a simultanément, autant chez l'un que chez l'autre, la reconnaissance que la transparence doit s'accompagner, au niveau politique, de ruse, et, au niveau personnel, d'une « arrière-boutique » permettant à chacun de rester en soi-même.
 15. Voir *CS*, II, ch. 12, p. 394, sur la quatrième sorte de loi qui est « la plus importante de toutes » : les mœurs, les coutumes et l'opinion.

les « guérir » en les exposant aux expériences décisives (essentiellement l'un à l'autre), non en cherchant par la raison ou la morale à leur faire renier leur passé.

Quand Saint-Preux est instruit du fonctionnement de Clarens, les petites réprimandes qu'on lui adresse (610) font partie d'une initiation éclairée au maniement de l'autorité, car certains arguments de raison sont possibles avec un être d'exception comme lui. Mais ce n'est pas le cas pour son éducation à la vertu où, invité à Clarens à vivre auprès de Julie, il est soumis au même type de traitement indirect que les domestiques. Plutôt que sur ses « lumières », dit Wolmar à Claire (510), il faut compter sur son « erreur » pour agir sur lui; plutôt que de le désabuser, il faut jouer sur la confusion du présent et du passé (Julie de Wolmar et Julie d'Étange) qui agite son imagination, afin de substituer lentement un « tableau » à un autre. Le tableau du présent ne détruira celui du souvenir qu'à travers un nouveau stratagème de la transparence : « Soyez ce que vous êtes », lui dit Wolmar (496), c'est-à-dire de fait : « Ne soyez plus l'amant que vous étiez »; et surtout de cette manière : « En soyant ce que vous êtes, vous le serez devant moi » (424), dans l'ordre neuf, débarrassé du secret et des incertitudes du passé, qui est nécessaire pour assurer le bonheur de tous.

Dans ce contexte aussi, les règles positives ne sauraient être efficaces directement, car elles tendent à susciter la transgression en secret. Cela dit, l'établissement des usages qui conviennent dépendant de la vertu de chacun, la règle de la transparence, qui est absolue pour la vie affective et sexuelle des domestiques, ne s'applique bien aux anciens amants qu'en leur laissant une marge de confiance considérable, quoique savamment dosée pour l'un et pour l'autre¹⁶. Pour Saint-Preux, c'est toute la stratégie des « épreuves » que Wolmar met en place pour sonder son cœur et juger de sa vertu¹⁷. Quant à Julie, qui a fait de la transparence sa propre règle dès son mariage (430), Wolmar l'engage au contraire à se préserver une zone d'intimité avec Claire afin de tempérer cette règle et de l'empêcher de devenir une gêne. La vertu de Julie est un garant suffisant : il s'agit donc de ne pas la laisser

16. On sait que Wolmar dissimule dès le départ aux anciens amants qu'il sait tout sur leur passé : *NH*, IV, 4, puis IV, 12, p. 493.

17. Par exemple : l'observation de la froideur non-dissimulée de Saint-Preux envers Wolmar à son retour à Clarens (428-9); la mise en place du tête-à-tête avec Julie (IV, 14); l'évolution du rapport avec le père de Julie (605 note); la mise à l'épreuve dans le cadre des amours d'Édouard (V, 12, et VI, 3-4).

se mettre trop à l'épreuve elle-même par les interdits que sa vertu lui impose, son seul défaut, selon Wolmar, étant sa trop grande modestie.

Or si Saint-Preux sent petit à petit « qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être » (557), et s'il semble guérir grâce à l'œil éclairé qui lit au fond de son cœur (609), Julie semble toujours échapper à cette lecture; l'œil vivant ne réussit pas à pénétrer son cœur (509), et elle ne guérit pas (595). C'est que la méthode indirecte qui a fait le succès politique de Wolmar à Clarens ne marche plus, et cela surtout parce quelle reposait sur une collaboration avec Julie qui justement n'est plus possible. Ils se complétaient dans tous les domaines¹⁸ : dans l'exercice de l'autorité politique à Clarens, par exemple pour le congédiement des domestiques (447-8) ou pour l'effet des réprimandes qu'on leur adresse (465); dans l'éducation des enfants, où Julie sait appliquer les principes pédagogiques de Wolmar (567); dans le rapport à Saint-Preux même, dont la guérison repose autant sur la sagesse de Wolmar que sur l'image de vertu que lui donne Julie; dans le mariage lui-même enfin, du moins en apparence, puisqu'il est vécu par Wolmar comme un consentement au sentiment amoureux, comme la seule émotion de sa vie (203, 492), et simultanément par Julie comme un renoncement à ce sentiment au nom de l'ordre naturel. Mais quand Wolmar veut atteindre Julie elle-même, il lui manque cet influx du sentiment qu'elle lui apporte justement pour son œuvre politique.

Julie et Wolmar vivent ainsi un profond hiatus qui ne sera dépassé que par la mort de l'une et la conversion de l'autre; un hiatus dont la croyance religieuse, lieu de jonction chez Rousseau de la raison et du sentiment, est la manifestation. On sait bien sûr, d'après la fameuse lettre de Rousseau à Vernes sur *La Nouvelle Héloïse*¹⁹, qu'un des enjeux de l'ouvrage est de montrer qu'un athée peut être vertueux et une croyante ne pas être hypocrite. Et d'ailleurs les époux ne s'affrontent pas à ce sujet : Wolmar accepte de garder le secret sur son athéisme et il joue parfaitement le rôle social qui est requis,²⁰ et Julie, au nom de la tolérance chrétienne pour les sceptiques et les athées, ne se permet pas de juger les hommes mais seulement leurs actions (698-9). De plus,

18. « Il semble, écrit Julie, que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule âme, dont il est l'entendement et moi la volonté [...] Il m'éclaire et je l'anime. » (374)

19. *Correspondance générale*, no. 1090, tome VI (1761), Colin, 1926, p. 157-8.

20. Wolmar va au temple « pour les domestiques et les enfants », et même Saint-Preux ne s'aperçoit pas, avant qu'on le lui dise, que Wolmar a en lui « l'affreuse paix des méchants » (588).

adepte elle-même de la méthode des sens, elle ne cherche pas à convaincre son mari, car les disputes de philosophes sont toujours inutiles à ce sujet (700). Plutôt, dit-elle, il faut « toucher » Wolmar par l'exemple, l'ébranler comme elle l'a déjà fait par l'amour; mais cette fois ce sera par sa sérénité devant la mort (712) : une issue qu'elle reconnaît d'ailleurs avoir entrevue en toute conscience bien avant sa mort (742).

L'issue de l'entreprise morale de Wolmar n'est donc pas l'équilibre affectif mais le drame, un basculement dans l'échec qui se déploie entre les deux seules lettres importantes écrites de sa main : celle du tacticien plein de confiance qui enjoint Claire de participer à la guérison de Saint-Preux (IV, 14), et celle où il rend compte dans le désarroi de la mort de Julie (VI, 11). C'est que de l'une à l'autre s'est exercée la véritable médiation morale du roman, celle de Julie sur Wolmar lui-même. Dès son mariage et sa décision de racheter ce qu'il appelle cette « faute » (493) en agissant dans le sens d'un nouveau bonheur pour les amants à Clarens, c'est par l'influence de Julie que Wolmar s'est engagé dans la politique pratique. Mais il est resté extérieur à son œuvre, solitaire et divisé avec lui-même à force de dissimulations²¹. Son action est encore subordonnée à son goût de l'observation et de la compréhension (492), et il n'atteint pas l'accord intérieur que sa participation à Clarens lui fait souhaiter. Dans ces conditions, il ne réussira à rejoindre Julie qu'en achevant cette première conversion à l'engagement dans le monde par une autre : une conversion radicale de toute sa personne dont la foi de Julie lui suggère la voie. À défaut de transformer Julie, Wolmar sera transformé lui-même.

On aperçoit peut-être ici ce qui « sauve » l'action du Législateur du *Contrat social* et du précepteur d'Émile (au même titre que l'aspect strictement politique de l'action de Wolmar), et ce qui assure leur succès. Je veux dire leur anonymat, leur fonction seulement conceptuelle, leur « non-existence » (dans le sens où Julie « existe » par sa perpétuelle insatisfaction, son goût de l'imaginaire). À l'instar du Législateur et du précepteur d'Émile, le Wolmar politique n'est pas affecté par son objet. Comme le peuple dans la cité du contrat, comme l'esprit de l'élève à former, les serviteurs de Clarens sont pour Wolmar,

21. Faut-il appliquer à Wolmar ses propres préceptes concernant la dissimulation? « Quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher » (424); et « À force de se cacher comme si l'on était coupable, on est tenté de le devenir » (457).

selon l'image qu'il emploie lui-même, une pièce de théâtre (490-1). Le second Wolmar, en revanche, est engagé dans son œuvre malgré lui, arraché au théâtre; ou plutôt, par son échec, l'observateur est projeté lui-même sur la scène parmi les hommes. C'est ce qu'on ne voit jamais mieux peut-être que près du lit de mort de Julie, où Wolmar, ébranlé et doutant de lui-même, se décide enfin et pour une fois à dire la vérité (en révélant à la mourante son état), alors que c'est elle, cette fois, qui l'engage à tromper ses proches pour ne pas les faire souffrir (708-9).

J'ai distingué jusqu'ici une réussite et un échec, mais en fait ces deux entreprises de Wolmar n'en font qu'une, car l'échec de sa médiation morale a une pertinence politique à Clarens. L'ennui dont se plaint Julie (694) trouve son pendant dans la règle sociale de libérer chacun du « trouble des passions » à Clarens (470), car les élans de l'imagination, le bonheur d'espérer, le « pays des chimères » qu'exalte Julie (693), n'ont guère de place dans l'ordre social établi par Wolmar. À travers leur collaboration, il est vrai que Julie anime la communauté par son sentiment, mais Wolmar se rend compte que ce rapport de la raison et du sentiment est déséquilibré, car pour combler le vide spirituel de Clarens il faut que Julie soit heureuse. Or, selon Wolmar, ce bonheur passe par la réconciliation de Julie avec son passé et donc l'intégration réussie de Saint-Preux à Clarens. Le pari de Wolmar est qu'une Julie heureuse insufflera à Clarens la flamme que lui donne son ancien amant, et dans ce sens son entreprise vis-à-vis des deux amants a une signification politique : celle de maintenir vivante une dimension passionnelle et spirituelle dans la communauté, mais dans le cadre des institutions nécessaires. Le passage du « bosquet » à l'« Élysée », comme on l'a parfois appelé, est donc nécessaire pour la vie sociale à Clarens dans son ensemble.

Mais le projet est contradictoire, car pour que Clarens non seulement fonctionne mais vibre, il faut que les amants oublient leur passé *et* qu'ils le gardent vivant en même temps. La politique de Wolmar requiert que la passion continue de vivre dans le cœur de Julie, mais seulement par son souvenir. Or si Julie « s'ennuie », c'est que Wolmar, à première vue, a trop bien réussi son opération sur Saint-Preux, que celui-ci s'est assagi et semble respecter sans arrière-pensée l'épouse et la mère qu'est devenue Julie. Et cet apparent succès condamne Julie à une mort lente, et condamne du même coup Clarens à n'être qu'une

mécanique efficace mais tournant à vide (comme on le voit bien après la mort de Julie, malgré la vitalité de Claire).

Ne retrouve-t-on pas ici une tension du même ordre que celle qui se profile dans le *Contrat social* entre l'intervention du Législateur et le recours à la religion civile? On peut supposer que cette dernière devrait couronner l'œuvre du Législateur par sa sacralisation du lien social. Mais en fait cette religion contredit la dimension superstitieuse et intolérante des religions nationales qui représentent justement le modèle de la nécessaire utilisation politique de la religion par le Législateur²². Les principes de la religion civile sont ceux du Vicaire savoyard, ceux de Julie aussi, et leur simplicité n'est d'aucun secours pour persuader en matière politique, à la manière d'un Numa, grand législateur par excellence aux yeux de Rousseau. Ces deux « béquilles » (comme les appelle Philonenko²³) que sont le Législateur et la religion civile, dont la fonction dans le *Contrat social* est de concilier la légitimité du droit avec le sentiment d'appartenance communautaire, semblent difficilement compatibles. Comme le sont, de manière beaucoup plus immédiate et dramatique dans la *La Nouvelle Héloïse*, les deux entreprises de Wolmar.

En définitive, cet échec de Wolmar est d'autant plus considérable qu'on ne peut même pas dire, comme je le laissais entendre plus haut, qu'il réussisse avec Saint-Preux, puisque celui-ci finit par refuser à Wolmar, à travers Julie (679), le dernier pas, pourtant décisif, de sa guérison programmée, qui aurait consisté à épouser Claire et à renoncer ainsi pour de bon à Julie.

L'échec est donc irrémédiable. Malgré tout, faut-il considérer que cet échec de Wolmar vis-à-vis des autres débouche sur une victoire sur soi, au niveau de son âme individuelle? On sait que la tristesse de Julie a aussi pour cause l'athéisme de son mari, que le bonheur ne lui semble accessible qu'en partageant sa foi avec lui, car peut-être pense-t-elle retrouver ainsi en lui quelque chose de son passé. Mais cela impliquerait que Wolmar ne soit plus le sage politique, que Wolmar ne soit plus Wolmar. Et c'est en effet, à la fin du roman, la sanction personnelle de son échec public : un basculement hors de lui-même vers une conversion religieuse où l'on peut dire, littéralement, qu'il perd la raison. Le roman s'achevant sur cet abîme, on ne sait pas s'il

22. CS, IV, ch. 8, p. 465.

23. Philonenko, vol. III, p. 81.

reçoit une sensibilité en retour. Mais selon toute vraisemblance, la communauté de Clarens, elle, a tout perdu : en même temps que son inspiratrice, son divin législateur; à la fois son souffle de vie et son principe d'ordre.

Philip Knee
Université Laval